

François Carrel

Pierre Beghin L'homme de tête



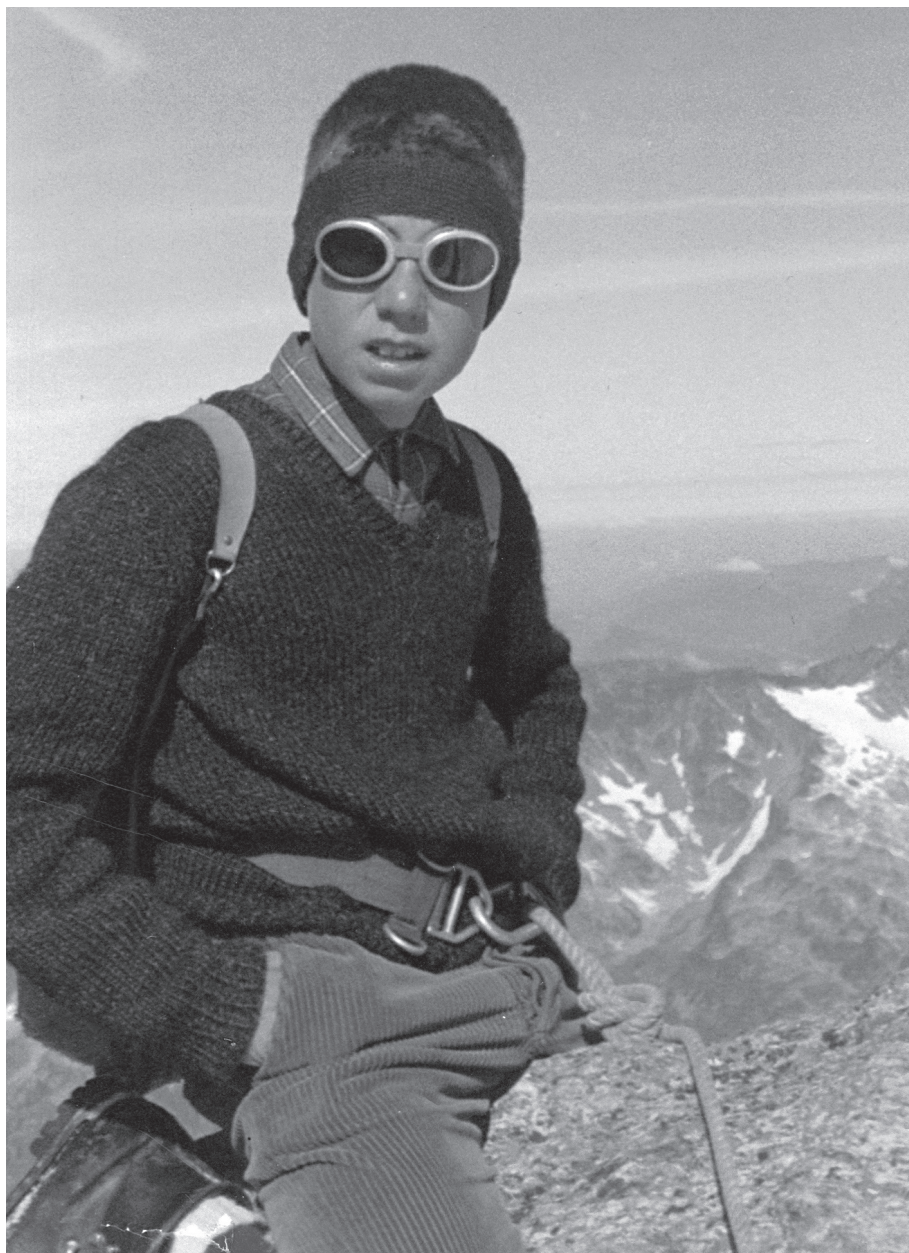
éditions Guérin
CHAMONIX

© Éditions Guérin – Chamonix, 2014.
Photos de couverture : © Collection Pierre Beghin.
Les éditions Guérin sont une société du groupe Paulsen Media.

François Carrel

Pierre Beghin
L'homme de tête

éditions Guérin
CHAMONIX



Premiers pas d'alpiniste à la Petite Verte, en 1964.

Chapitre I

L'ÉVEIL DE L'AVENTURIER

Été 1968. À 3 422 mètres d'altitude, au sommet du Grépon, l'une des plus emblématiques des aiguilles de Chamonix, la statuette métallique de la Vierge vibre et dégage quelques aigrettes : le temps est à l'orage. Les deux jeunes garçons qui se dressent près d'elle n'en ont pourtant guère conscience. Pierre Beghin a 17 ans. Avec, sur ses talons, son frère cadet Claude, 15 ans, il vient de réussir sa première grande course : la monumentale et historique face est du Grépon. C'est une muraille de 800 mètres de haut, austère, écrasante vue du bas, depuis la mer de Glace, et surtout complexe. Pour envisager de la gravir, il est nécessaire, aujourd'hui encore, d'avoir une bonne expérience alpine doublée d'un excellent sens de l'itinéraire. Pierre et Claude, pour leur part, n'ont alors quasiment aucune expérience de la haute montagne ! Ils vivent à Meudon, près de Paris, et sont en vacances à Chamonix.

Depuis des années, la famille Beghin passe une partie de ses étés dans les Alpes. Michel, le père, aime la montagne et l'alpinisme. Il emmène ses fils, le plus souvent avec un guide, découvrir quelques sommets faciles et de grandes randonnées glaciaires. Cet été-là, Pierre gravit le mont Blanc avec son père et Louis Dugit, guide de la vallée – son cadeau pour l'obtention de son baccalauréat, peu

de temps auparavant au lycée Louis-le-Grand à Paris. Il décide immédiatement de passer aux choses sérieuses avec son frère. Ils avalent la voie normale, facile, de l'aiguille de l'M. Une photo de Pierre, prise par son frère, le montre crânement dressé à un relais, les mains dans les poches. Ils sont sûrs d'eux : l'heure est venue, sans plus attendre, de se mesurer à une grande classique.

L'occasion ne tarde guère : Solange, leur mère, leur a conseillé d'aller faire seuls une balade d'altitude jusqu'au refuge du Couvercle. Ils sautent sur l'occasion, tenant là à moindre effort le moment de liberté dont ils ont besoin pour leur projet. Pierre a choisi la voie historique appelée « Grépon-mer de Glace », un cheminement complexe en face est du Grépon. Il en connaît les moindres détails. Dans sa chambre d'adolescent de Meudon, il a toute la collection des fameux guides Vallot, qui décrivent toutes les courses du massif du Mont-Blanc, et tous les classiques de la littérature montagnarde. Avec Claude, il a passé des jours et des jours à la bibliothèque du Club alpin français de Paris, rue La Boétie, pour préparer son coup. « Les idées de Pierre, ça me paraissait toujours forcément faisable puisqu'il y avait pensé », témoigne Claude, qui faisait et fera toujours à son grand frère « une confiance absolue ». Ils ont recopié les descriptions de cet itinéraire tortueux et tout appris par cœur : les passages difficiles, la succession des prises, en particulier celles de la fameuse fissure Knoebel sous le sommet, le premier passage en 5+ gravi dans le massif du Mont-Blanc, en 1911.

Côté matériel, Pierre et Claude ont une arme secrète : une corde de 60 mètres, commandée l'hiver précédent, en cachette de leurs parents, aux tréfileries du Havre. Claude s'en souvient encore : « En nylon, monochrome, 9 millimètres de diamètre... » Mis à part cette merveille, ils sont partis pour le moins légers :

ils n'ont en tout et pour tout, pour deux, qu'un seul casque trop grand, un seul baudrier, une seule paire de crampons et un unique piolet, quelques pitons, des anneaux de cordes en guise de sangles d'assurage et une lampe de poche. Ils n'emmenent que deux tranches de pâté en croûte et trois boîtes de conserve. Ni veste de duvet ni sac de couchage : pas question d'éveiller l'attention des parents, tenus bien sûr dans l'ignorance de ce projet déraisonnable. « L'inconscience totale. La grande aventure ! » écrira Pierre bien plus tard.

Après une nuit glaciale au refuge bivouac de la Tour rouge, une cabane minuscule aujourd'hui disparue, ils se lancent. « Nous avons tout fait à corde tendue, sans jamais nous assurer », raconte Claude. Pierre survole la voie, pose pour tout assurage quelques sangles tous les 50 mètres et vient à bout, sans histoire, de la fissure Knoebel pour déboucher près de la statuette sommitale. « Jamais nous ne nous sommes sentis plus fiers qu'en arrivant enfin au sommet. Nous avons réussi, nous étions de vrais alpinistes ! » écrit-il avec un regard amusé quelques années plus tard, alors qu'il est devenu l'une des têtes de file de l'himalayisme mondial.

La descente est bien plus laborieuse... et surtout éminemment dangereuse. L'inexpérience des deux garçons leur fait accumuler des erreurs qui auraient pu leur coûter très cher. Ils bloquent leur corde dès le premier rappel, sous le sommet, perdent beaucoup de temps car Pierre remonte la décrocher en solo. Ils s'égarerent ensuite puis prennent enfin pied sur le glacier des Nantillons, au-dessus de Chamonix. « J'avais le piolet, Pierre les crampons, il me faisait descendre devant, raconte Claude. À un moment, il a disparu dans une crevasse, s'est retrouvé pendu dans le vide à 5 ou 6 mètres. Il est remonté seul à la corde, se tractant grâce

à un nœud coulissant. » Claude ne se souvient pourtant pas d'avoir éprouvé d'émotions ou d'angoisses particulières. Il avait suivi son frère tant de fois déjà sur ses idées folles !

Pour rattraper le temps perdu, les garçons choisissent de descendre tout droit sous le glacier, pour rejoindre directement la vallée. Mauvaise idée : c'est un secteur particulièrement sordide, bien loin des voies de descente habituelles, à travers une végétation fournie et des barres rocheuses. Ils sont bientôt plongés dans la nuit noire, sans aucune visibilité. Ils finissent pourtant, exténués et morts de faim, par rejoindre enfin la vallée où ils retrouvent leur vélo et leur solex. Pierre, supplié par Claude, prend le solex pour filer devant, au plus vite, affronter seul l'énorme colère des parents.

Solange s'en souvient encore : « Pierre m'a assuré qu'au Grépon il savait exactement où mettre la main, la corde... » Un demi-mensonge : si cela était vrai à la montée, Pierre ne s'est bien sûr pas étendu sur leur descente plus que hasardeuse ! « Nous leur avons fait promettre de ne plus jamais grimper ensemble, tous les deux, ça n'était pas raisonnable, poursuit Solange. Nous avons peur de les perdre tous les deux d'un coup. » Claude et Pierre ne tiendront évidemment pas leur promesse... Leur punition, cet été-là, sera du reste relativement légère : ils sont privés, la semaine suivante, de l'ascension du Grand Paradis, un sommet de 4 000 mètres italien classique que graviront les parents Beghin avec leur guide et leur seul troisième fils, Philippe, alors âgé de 13 ans.

Toutes les caractéristiques, ou presque, de Pierre Beghin sont là, en germe, dès cette première grande voie à 17 ans : esprit d'aventure, choix des objectifs les plus ambitieux, préparation méticuleuse, détachement face au danger et à l'adversité, capacité d'engagement physique et détermination morale hors normes,

niveau technique élevé, mépris à peine déguisé pour le matériel de sécurité comme pour les conditions météorologiques... Cette autonomie précoce, cette rusticité et ce goût pour l'effort, le dépouillement et l'aventure, il les a acquis durant toute son enfance : Michel et Solange l'ont élevé ainsi.

Solange et Michel se sont rencontrés à La Clusaz en décembre 1942, assis à deux tables voisines dans la salle à manger d'un grand hôtel. Ils sont tous deux issus de familles bourgeoises attachées à la tradition des séjours dans les Alpes – l'été à Saint-Tropez, l'hiver à Chamonix – et aiment la montagne, sport à la tonalité encore aristocratique à l'époque... Solange a été élevée à Neuilly par sa mère, Pauline Rouger, une femme qui ne tenait pas en place et qui, fille unique, vivait en dilapidant allègrement l'héritage de son propre père fondé de pouvoir chez Rothschild... jusqu'à frôler la banqueroute. Fait d'arme familial légendaire, dont Solange est fière aujourd'hui encore : sa mère lui avait offert une ascension du mont Blanc avec un guide à 17 ans, « pour mon bachot ».

Solange, grande sportive, ex-étudiante en droit et désireuse d'une vie rangée, est vite séduite par Michel, ingénieur tout juste diplômé d'un établissement historique, l'École nationale supérieure de techniques avancées, à l'aube d'une belle carrière d'ingénieur maritime. Michel est issu d'une famille de grands scientifiques et enseignants dont les hommes sont tous diplômés des plus grandes écoles d'ingénieur : Polytechnique, Centrale, École normale supérieure.

Solange et Michel se marient très vite, en septembre 1943... en l'église de Chamonix, où résident Solange et sa mère. Ils ont

un premier garçon en 1944, Daniel, qui se développe très mal : Solange a subi l'opération d'une tumeur durant sa grossesse, cause probable des problèmes neurologiques de Daniel. À 4 ans, il ne parle toujours pas et est agité de mouvements brusques. Il décède à l'hôpital cette année-là, suite à une opération de la dernière chance. Il est inhumé au cimetière de Montparnasse, dans le caveau de famille de Solange. Michel accuse le coup, profondément, et trouve le salut en décidant de s'exiler en Hollande, à Rotterdam où un poste d'ingénieur s'offre à lui dans la marine marchande. « L'idée de la Hollande l'a remis en selle », raconte Solange.

Trois ans plus tard, le 6 avril 1951, Pierre naît dans une clinique protestante de Rotterdam. Il marche très vite, à 1 an, se souvient encore sa mère. « Il avait un regard vif et était costaud, on sentait le futur marcheur », insiste-t-elle. Il attend en revanche d'avoir 3 ans pour parler. Claude est né entre-temps, en 1953, Philippe suit en 1955. « Nos trois petits étaient réussis... Nous étions sereins : une revanche ! » tranche Solange, sans émotion. Pas d'effusion de sentiments chez les Beghin, ce n'est pas le style de la maison : Solange et Michel se vouvoient, l'éducation et l'étiquette sont strictes, on ne badine pas avec l'autorité parentale. Pierre, sur qui repose toute la pression du fils aîné, est l'objet de toutes les attentions. Pour ses parents, la réussite de sa carrière passera avant tout. Dans ce cadre familial confortable, mais austère, exigeant et sans tendresse apparente, résident quelques-unes des clés du parcours à venir de Pierre.

Les Beghin mènent une vie confortable de cadres supérieurs à Rotterdam, habitent un grand appartement au centre-ville. Michel est chargé de la remise en état des automoteurs et des chantiers fluviaux maritimes sur le Rhin. Solange fait de la natation, du

patin à glace, Michel de l'aviron sur le Rhin. Ils cabotent avec leurs garçons le week-end sur leur petit voilier. Pierre fréquente l'école française. Le couple mène une vie sociale de bon aloi, reçoit chez eux. L'un des visiteurs, de passage à Rotterdam pour une conférence, vient dîner un soir avec son épouse. C'est Gaston Rebuffat ! Solange s'en souvient, comme d'un signe peut-être : « Les garçons, qui avaient 5, 3 et 2 ans, étaient venus le saluer après le dîner. Tous les trois alignés devant lui, en pyjama, c'était mignon. » Gaston l'artiste, le guide, l'homme des aiguilles de Chamonix, des Drus et des Grandes Jorasses, l'un des principaux artisans avec son compagnon de cordée Lionel Terray de la première française à l'Annapurna en 1950, l'écrivain qui venait à l'époque de publier son best-seller *Étoiles et tempêtes*... Qu'il est tentant de l'imaginer, dans ce salon bourgeois d'expatriés, dans le rôle de la bonne fée, la marraine des contes d'enfants, posant sa main puissante de grand grimpeur, d'alpiniste et d'himalayiste sur la tête bien coiffée du petit Pierre...

Après dix années heureuses passées en Hollande, la famille Beghin rejoint Paris. Michel va y poursuivre sa carrière d'ingénieur, *via* la Compagnie générale d'armement maritime, avant de devenir ingénieur en chef à la Compagnie générale transatlantique puis expert pour les tribunaux à la fin de sa vie. La famille s'installe en 1959 à Meudon, dans un appartement neuf d'une copropriété cossue et très catholique du quartier résidentiel et huppé de Bellevue, à deux pas de la forêt de Meudon et de l'Observatoire de Paris. Solange y vit encore, seule entre les photos d'expédition

de Pierre et les aquarelles de son mari, sous les plafonds décrépits par les ans.

Les années 1960, celles de l'adolescence de Pierre et de Claude, sont de belles années. Michel est heureux de ce retour au bercail. Il est décidé à donner à ses fils, en parallèle de la meilleure éducation scolaire possible, un solide bagage de *gentlemen* aventuriers : *Mens sana in corpore sano*. Pas une semaine de vacances ni un week-end sans ses sorties en plein air.

« Michel nous a toujours fait beaucoup bricoler, emmenés en balade, poussés à l'aventure, confirme Claude. Il nous emmenait bivouaquer dès nos 10 ans venus. » À cet âge-là, Pierre entre en sixième au lycée de Meudon-la-Forêt et il traverse tous les jours, seul et à vélo, la forêt du nord au sud pour y aller. Seul toujours, il emmène ses deux petits frères à Paris, en métro et bientôt à vélo, déguster les inoubliables îles flottantes de Pauline, la grand-mère maternelle.

Pendant les vacances, les Beghin profitent de leur appartement à Saint-Tropez ou vont à la Baule, font du bateau. Autant d'occasions pour les frères de trouver le champ libre pour ce qui motive déjà Pierre, plus que tout le reste : l'aventure. « C'est toujours la recherche de l'aventure qui a mené Pierre. Il souhaitait aller aux confins de l'univers visible autour de lui, à l'extrémité – une obsession », se souvient Claude. Un jour de plage près de la Baule, à Sainte-Marguerite-du-Pornichet, Pierre embarque son frère et un copain sur un bateau gonflable, direction l'îlot en face, à 3 km, « parce que c'était la seule île qu'on voyait en face ». . . Le youyou – un Hutchinson – n'a que deux places. Les garçons vont se relayer. L'un nage, les deux autres rament, puis les postes tournent. « Pierre avait tout le temps des idées de conneries à faire. J'adorais ça ! » rigole Claude.

Solange se défend : « On n'a pas poussé nos fils, mais on ne les surveillait pas trop ». Dans la petite société de Meudon, Michel et Solange passent tout de même un peu pour des parents vaguement irresponsables. « Une fois, nous sommes allés à Chartres à vélo, seuls, se souvient Claude. On avait réussi à emmener un copain, mais nos parents avaient mis des mois à convaincre les siens... »

Et puis il y a la forêt de Fontainebleau, les sorties du dimanche en Ford Taurus, Pataugas au pied, pour faire des kilomètres, un bon pique-nique et grimper quelques rochers sur les circuits faciles de la forêt. Au départ, Pierre ne s'intéresse pas au caillou, contrairement à Claude qui suit son père. Il préfère chercher des champignons pour sa prof de biologie. Pierre Beghin, dans un passage inédit d'un de ses manuscrits, situe encore plus clairement le moment de sa révélation : « Je retrouve ce désir qui m'avait conduit, enfant, vers la montagne : un livre que j'avais ouvert alors que la seule perspective de l'escalade me terrifiait, *La Face nord des Grandes Jorasses*, d'Édouard Frendo. Sans trop savoir pourquoi, le récit, les photos, l'odeur du papier peut-être, je n'eus plus qu'une seule envie : escalader les premiers passages de l'éperon Walker. Être seulement sur ce pilier légendaire. Dès lors, je commençais à m'intéresser sérieusement aux rochers de Fontainebleau. » La greffe prend à l'occasion d'un séjour de Pierre chez des amis de la famille à Pelvoux, l'été de ses 12 ans. Double révélation : une ascension avec guide de l'élégante aiguille Dibona et la découverte de Frison-Roche, en simultané. Dès lors, l'obsession ne le quittera plus.

Pour sa première communion, interrogé par ses parents sur le cadeau qu'il souhaite, Pierre n'hésite guère. Une corde. Rouge, 30 mètres de long, elle sera la compagne de toutes les aventures

des frangins. Ils commencent par gravir un grand peuplier dans le parc de leur résidence, dans les règles, avec un relais au milieu. On imagine l'effarement chez les voisins !

Claude et Pierre sont en total accord, « plus que des frères », se souvient Solange. Philippe, le cadet, est en revanche presque toujours à l'écart et le restera à l'âge adulte. « C'était des adolescents bien faciles à vivre, jamais grognons », poursuit la mère. Les frangins vont très régulièrement dormir le samedi à Fontainebleau, toujours sous le même rocher, dans les gorges de Franchard. Ils ont 12 et 14 ans. Les parents passaient jeter un coup d'œil sur eux le soir, puis ils les laissaient. Les adolescents s'endurcissent.

Solange, en raison de son histoire familiale, est très économe et rechigne aux dépenses de confort ; Michel, par conviction, est sur la même longueur d'onde. Quand il emmène ses trois fils en randonnée à ski en Haute-Maurienne, c'est avec un matériel réduit au strict nécessaire, de vieux skis en bois, surtout pas de téléphérique : « Vieille école ! C'était très jovial. Un confort minimum, mais chaleureux », explique Claude. Cette philosophie ascétique marque profondément Pierre : « On fuyait le confort, on revendiquait l'inconfort, le bivouac, poursuit Claude. Nous avons toujours été dans l'idée de l'économie de moyens. Nos vélos étaient pourris, lourds, mais robustes, nos sacs à dos étaient de vieux Millet qui faisaient sacs de bivouac. Notre culture c'était : notre corps peut résister par lui-même, donc nul besoin de débauche de matériel... »

Parfois Pierre et Claude partent de Meudon à vélo pour rallier les rochers de la forêt de Fontainebleau, appelée « Bleu » par les habitués, et ils grimpent une journée entière... avant de rentrer à la force des mollets. « Pierre avait l'impression de vivre un peu ce qu'avait vécu Hermann Buhl lors de la première ascension du

Nanga Parbat, quand on revenait par Rungis. On traversait des contrées sauvages », se souvient Claude. Les frangins passent des heures le soir à discuter de leurs rêves en cuisine, pendant qu'ils se préparent leurs biscuits énergétiques.

Pierre lit beaucoup de récits de montagne, ses héros s'appellent Walter Bonatti et Hermann Buhl donc. Deux légendes, deux des principaux fondateurs de l'alpinisme et de l'himalayisme du xx^e siècle, alliant courage, panache, élégance et esprit visionnaire. Le premier, italien, a été l'un des piliers en 1954 de la première ascension du K2, deuxième sommet du monde à 8 611 mètres. Il est ensuite entré dans la légende par le beau solo de l'histoire de l'alpinisme, en ouvrant le pilier sud-ouest des Drus dans le massif du mont-Blanc, ou encore en réussissant la première ascension hivernale de la face nord des Grandes Jorasses... Le second, Hermann Buhl, est autrichien. Après de retentissantes premières ascensions alpines, en solitaire et ou en hivernale, il a réussi en 1953 la première ascension du Nanga Parbat, sommet difficile de 8 125 mètres au Pakistan, seul et exalté, exploite sans précédent, puis celle du Broad Peak en 1957, en cordée légère. Pierre rêve déjà d'Himalaya.

Il a réalisé l'été de ses 16 ans son premier grand voyage seul : la traversée de l'Écosse à vélo solex, avec un copain. N'ayant jamais réussi à percer les clés du mélange deux temps converti en gallons et pintes, les compères pédalent la majeure partie du voyage... À son retour, il fait le projet fou de partir en voyage avec Claude au Pakistan, pour voir le Nanga Parbat et le K2. En cachette des parents, il traîne son frangin à l'ambassade du Pakistan, près des Champs-Élysées : « Fous, nous l'étions ! C'est sûrement ce qu'a pensé de nous un Pakistanais très digne qui n'a pas très bien

compris le but de notre visite : “Partir en vacances si loin, dans un pays de rocailles, de glaces et de montagnes infranchissables ! En avez-vous seulement parlé à vos parents ?” »

Lesdits parents valideront, à défaut d’Asie, un voyage en Norvège en stop pour l’été suivant. Les frangins âgés de 17 et 15 ans s’offrent une belle aventure, pour 400 francs seulement au total, avec même quelques ascensions à la clé, dont le Galdhøpiggen, point culminant de la Norvège et d’Europe du Nord à . . . 2 469 mètres d’altitude ! L’Himalaya est encore loin.

Lorsqu'il disparaît à 41 ans dans la face sud de l'Annapurna, à l'automne 1992, sous les yeux de son compagnon de cordée, le tout jeune Lafaille, Pierre Beghin est le plus important des himalayistes français. Pourtant, le grand public ne le connaît pas. Formé à la dure école de Fontainebleau et du Vercors, il accumule discrètement, dans les années 1970, les premières dans les grandes faces alpines, souvent en hiver, parfois en solo, des Grandes Jorasses à l'Ailefroide.

Dans les années 1980, devenu un ingénieur chercheur reconnu à l'international pour ses travaux sur les avalanches, il enchaîne les expéditions. Il est alors le chantre des expéditions légères et du style alpin, sur les traces de Messner. Ambitieux, élégant, novateur et doté d'une éthique rigoureuse, il ne s'attaque en Himalaya qu'à des objectifs de grande classe, des faces vierges, inconnues, loin des voies normales et des médias.

Pierre Beghin sera le troisième homme à gravir un sommet de plus de 8 000 mètres en solo, le Kangchenjunga, et réussira un autre solo ahurissant, le Makalu, par un itinéraire très ardu. Il donnera également son nom à plusieurs itinéraires majeurs sur les grands sommets himalayens, notamment au K2 et au Manaslu.



25 € TTC

www.editionsguerin.com